

Rencontre avec Andrei Pleșu

« Nous allons vous apporter une certaine lassitude historique. Mais cette fatigue peut aussi devenir une vertu, parce que l'Europe a oublié d'avoir l'air fatigué : elle parle toujours de l'avenir, elle fait des projets. Pourtant, l'Europe, c'est aussi un passé – et l'Est va peut-être pouvoir lui apporter un peu de recul, un peu de calme, un peu de silence analytique »



NEW EUROPE COLLEGE, BUCAREST, ROUMANIE

Andrei Pleșu est philosophe, ancien ministre roumain de la culture (1990-91) et des affaires étrangères (1997-99).

Alexandre Mirlesse a effectué un stage de plusieurs mois à *Notre Europe*. Il est actuellement élève de l'École Normale Supérieure de Paris.

Propos recueillis pour le programme de recherche de *Notre Europe* sur l'identité européenne (dans le cadre duquel Alexandre a entrepris un long voyage à travers l'Europe).



Andrei Pleșu est né à Bucarest, en 1948. Après des études humanistes à Bucarest, Bonn et Heidelberg, il devient le disciple de Constantin Noica, dont il suit les leçons semi-clandestines à Păltiniș. Interdit de publication dans les derniers mois du communisme, il entre au gouvernement à la Révolution de 1989 et devient, pour deux ans, Ministre de la Culture ; il occupe aussi, de 1997 à 1999, le poste de Ministre des Affaires Etrangères.

Andrei Pleșu enseigne la philosophie à l'Université de Bucarest, et contribue régulièrement à la revue *Dilema veche* dont il est l'un des fondateurs. Il est également le directeur du *New Europe College*, un institut pluridisciplinaire d'études supérieures créé en 1994 et installé rue Plante-lor à Bucarest, dans une élégante demeure néo-classique qu'il partage avec l'Ambassade de Suisse.

C'est là que nous l'avons rencontré, à la veille des grandes vacances.

Sous le pseudonyme de Vladimir Adamchik, il est aussi l'éditeur d'une littérature populaire et bon marché, destinée au grand public.

La lecture de notre entretien avec Andrei Pleșu, philosophe roumain, aura de quoi dérouter les marathoniens de la croissance et de la prospective européenne. « L'Europe n'est pas faite pour la vitesse », nous dit-il ; on ne s'étonnera donc pas qu'il soit plus question, dans les pages qui suivent, de mélancolie que de stratégie de Lisbonne, de voyages à pied que de vols low-cost. A travers les mots d'Andrei Pleșu, c'est l'Est qui s'adresse à l'Ouest, qui l'invite à méditer sur son passé, à rompre avec l'urgence et le « sprint projectif » en s'accordant le temps du recul analytique.

Car, il est vrai, Européens de l'Est et de l'Ouest ne vivent ni à la même heure, ni au même rythme. Certes, la « normalisation » suit son cours à l'Est : alors que l'introduction du principe de concurrence produit ses premiers effets, le rapport au temps s'y transforme à vue d'œil. Contrepartie inévitable de l'efficience accrue, le stress, naguère quasi inconnu, y est devenu le lot quotidien de millions de citadins. Mais les voyageurs qui, cet été, parcourront l'Europe, ne s'y tromperont pas : la traversée en train, de Bruxelles à Bucarest, prend encore l'allure d'un voyage dans le temps.

Face à ce décalage, plusieurs attitudes sont possibles. On peut se résigner à une « Europe à deux vitesses » ; ou espérer que les effets conjugués de la croissance économique et des fonds structurels viendront rapidement à bout du « retard » des nouveaux Etats-membres. Cela n'empêche pas d'envisager, comme nous y invite subtilement Andrei Pleșu, ce que cette « dissymétrie d'expérience » peut avoir de salutaire pour une Europe qui, de « pannes » en « relances » successives, cherche son rythme de croisière. S'il existe un tempo acceptable pour tous les Européens, il ne peut être que le résultat d'une tension féconde entre ces deux temporalités, l'orientale et l'occidentale : le moment est peut-être venu pour l'Union élargie de faire sienne la devise d'Auguste : festina lente, hâte-toi lentement.

Pensez-vous alors, comme l'écrivain hongrois Peter Esterhazy, qu'il faille interdire, sous peine d'amende, des expressions comme « retour à l'Europe », « maison commune », « valeurs européennes »... ?

Vous savez, j'ai même entendu mieux : « *Une âme pour l'Europe* » ! C'était le thème d'une conférence organisée récemment par des Allemands, qui aiment ce genre de sentiments troubles...

Mais à vrai dire ce sont non seulement quelques mots, mais aussi quelques thèmes, qui sont récurrents...

Lesquels ?

Avant tout, comprenons-nous bien : ces thèmes sont en eux-mêmes honorables. Ce qui me choque, c'est surtout la manière dont ils sont traités.

Premièrement, il y a, bien sûr, les fameuses *valeurs*. Ah ! les valeurs ! la culture ! le patrimoine ! Ils viennent toujours orner la fin des discours, mais on sent bien que ce n'est pas l'essentiel – plutôt une décoration annexe, pour ainsi dire, le rococo du discours politique...

Récemment, une phrase d'Angela Merkel à ce sujet m'a beaucoup troublé : « *l'Europe n'est pas un club chrétien, l'Europe est un club des valeurs* ». Comme s'il existait une contradiction originelle entre la Chrétienté et les valeurs ! Si elle avait dit : « *l'Europe n'est pas un club chrétien, l'Europe est un club œcuménique* » : ou « *l'Europe n'est pas un club des fous, mais un club des valeurs* » – alors, ça aurait été logique. Mais, telle qu'elle a été prononcée, sa phrase trahit un grave manque de compréhension pour les valeurs, la Chrétienté et l'Europe.

Y en a-t-il d'autres ?

Oui ! Second thème obligatoire : le fameux « *Qu'est-ce que l'Est peut apporter à l'Ouest ?* ». Vous êtes maintenant entrés dans le « club » et nous, les Occidentaux, nous nous demandons – d'une manière bien sûr très amicale, mais insistant – ce que vous pouvez apporter à cette organisation... Et alors tout le monde se met à dire : ce sont les valeurs ! les traditions locales ! la culture !...

Je suis fatigué de cette rhétorique. Et si vous voulez mon avis, sur les valeurs et sur la contribution de l'Est, le voici : de toute façon, on va vous apporter nos vices !

Nous allons vous apporter une certaine lassitude historique. Car, oui, nous sommes fatigués. Mais cette fatigue peut aussi devenir une vertu, parce que l'Europe a oublié d'avoir l'air fatigué : elle est trop active, trop dynamique, elle parle toujours de l'avenir, elle fait des projets. Pourtant, l'Europe, c'est aussi un passé – et l'Est va peut-être pouvoir lui apporter un peu de recul, un peu de calme, un peu du silence analytique qui lui est aussi nécessaire que le dynamisme du citoyen de l'Ouest.

Ces deux Europes peuvent-elles se comprendre ?

J'espère qu'elles le peuvent. Mais maintenant, il y a des difficultés à les rassembler. Et je ne crois pas qu'il faille chercher des coupables : les dernières décennies ont créé des barrières terribles, une dissymétrie d'expérience, de mentalité, d'ouverture entre l'Est et l'Ouest. On peut être poli, faire semblant de s'entendre : mais le dialogue est impossible.

Je vous donne un exemple. Comme vous le savez, pendant le communisme, il y avait quelques auteurs roumains de l'exil qui étaient interdits en Roumanie.

C'était le cas, notamment, de Cioran et d'Eliade. Après 1989, on a eu la chance de pouvoir enfin publier et lire leurs œuvres, en Roumanie : ce fut une inflation de traductions et de publications sur ces auteurs. On s'est alors inquiété, à l'Ouest, de voir deux écrivains qui s'étaient engagés à l'extrême-droite, pendant leur jeunes années, avoir un succès « suspect » en Roumanie !

Je comprends ce point de vue. Mais il faut savoir que Cioran n'a pas été interdit pendant le communisme parce qu'il était un ancien membre de la Garde de Fer, mais parce qu'il était trop pessimiste. Cela n'a rien à voir avec sa jeunesse d'extrême-droite ! Pendant le communisme, la tristesse était un vice politique. On devait être confiant dans l'avenir, dans le parti... et Cioran était inacceptablement tragique. Eliade, lui, était interdit parce qu'il s'occupait d'histoire des religions – dans un pays athée. Les critères de leur interdiction n'étaient pas politiques, tout comme les critères de leur réinvention.

Je comprends la sensibilité et les inquiétudes des Occidentaux – mais j'espère qu'ils comprendront nos critères, qui sont tout à fait différents, tout comme la situation est tout à fait différente.

Votre thèse de doctorat, soutenue en Roumanie il y a trente ans et bientôt traduite en français, est intitulée « *Pittoresque et Mélancolie* ». Le pittoresque, précisément, ne serait-il pas l'envers positif de la « dissymétrie » que vous évoquez ? N'y a-t-il pas un plaisir du voyage, un art de voyager propre à l'Europe, et plus accessible depuis l'effacement des frontières ?

Vous savez, moi, je déteste voyager. Je déteste les lieux de voyage, les aéroports, les gares. Je suis lent et mélancolique, je n'aime pas le mouvement, je préfère rester assis sans bouger – c'est mon côté « turc ». Bien sûr, les médecins qui s'occupent de moi sont horrifiés par mes discours sédentaristes. Mais quand

l'inventeur du jogging est mort à 62 ans, pendant son jogging, c'était pour moi une victoire personnelle !

Je répondrai quand même à votre question, en citant Georges Steiner qui, dans un très beau texte sur l'idée d'Europe, écrit que l'Europe est le seul continent du monde où l'on peut voyager à pied. Cela n'est possible nulle part ailleurs ! Brancusi par exemple, est parti de Roumanie et a parcouru toute la distance entre sa ville natale et Paris à pied, comme jeune homme qui voulait conquérir la métropole.

L'Europe n'est pas faite pour la vitesse.

Ulysse de Marsillac, voyageur français venu à Bucarest dans les années 1850, a laissé des carnets où il écrit : « *Bucarest, par un rare privilège, satisfait notre double désir de civilisation et de liberté* ». Pensez-vous que la Roumanie soit toujours « exotique » pour les visiteurs européens ?

Je ne le crois pas. C'était le cas jusqu'au début du XXe siècle, quand Bucarest avait cet aspect paradoxal pour le voyageur occidental, choqué de voir des traces extraordinaires de civilisation et de culture dans le voisinage immédiat d'épisodes barbares.

Mais votre citation me rappelle le récit d'un autre voyageur qui a parcouru la Grèce, à peu près à la même époque. Il y raconte sa rencontre, dans les montagnes, avec une sorte de moine barbu et effrayant, d'un primitivisme presque animal. De la bouche de ce monstre sort une question : « d'où venez-vous ? ». Confus et un peu paniqué, il lui répond « je viens de France ». Et le monstre demande, en français : « ah, bien ! Et comment va Monsieur Voltaire ? ».

Ce contraste entre l'apparition brutale et la référence à Voltaire lui donne un sentiment d'exotisme parfait. Et cela, c'est assez caractéristique du Sud-Est de l'Europe : on peut y rencontrer des gens d'une culture immense, avec tous les complexes des pays mineurs.

De quels complexes s'agit-il ?

De complexes d'infériorité. Comme dit Cioran, « l'orgueil des petits pays est toujours blessé ».

Les intellectuels de cette région sont-ils encore « complexés » ?

Un jour, Mircea Eliade m'a raconté son arrivée à Paris. Il y a rencontré Georges Dumézil qui lui a demandé quel était son domaine. Eliade répond : « l'histoire des religions ». Dumézil s'étonne : « vous savez, c'est un peu trop. Moi par exemple, je ne m'occupe que des origines indo-européennes de la religion – et c'est déjà beaucoup. » Puis ils se mettent à parler. Et après deux heures, Dumézil s'exclame : « mais vous savez tout ! » - et Eliade réplique : « Monsieur, il faut tout savoir ».

Et c'est cela, le complexe d'infériorité de l'intellectuel de l'Est. Il se sent obligé d'être plus que lui-même, de savoir plus qu'il est possible ou nécessaire, pour faire face à une concurrence de qualité de la métropole – ce qui donne lieu à de grandes qualités et de grands défauts.

Lesquels ?

La grande qualité, chez un esprit riche et puissant comme Eliade, c'est de pouvoir parvenir à un encyclopédisme remarquable pour l'époque contemporaine.

rainé ; le grand défaut, chez les autres, c'est un amateurisme énorme. On a l'air de tout savoir ; on s'intéresse à tout, sans professionnalisme ; on joue une petite musique faite pour plaire à l'oreille. Ce dilettantisme a beau être sympathique, il manque de profondeur, de stabilité, de *Gründlichkeit*.

Constantin Noica était l'ami d'Eliade et de Cioran : comme eux, il aurait pu s'exiler à la fin des années 1940, mais il ne l'a pas fait. Quand, à la fin de sa vie, nous lui avons demandé pourquoi, Noica nous a répondu « si j'étais parti en Occident, comme professeur de philosophie, j'aurais dû trouver quelque détail mineur de l'histoire de la philosophie pour en devenir le spécialiste, car tout est déjà fait là-bas. J'aurais dû consacrer ma vie à un petit commentaire d'Aristote ; tandis qu'ici, où tout est encore à faire, je peux simplement lire Aristote ».

Le plaisir, la liberté impure de pouvoir lire Platon, de « marcher sur les grands boulevards » comme il disait, et pas seulement dans des rues étroites, ça a été la chance de ma vie intellectuelle. Mais c'est une chance ambivalente, qui donne d'une part la sensation mobilisante que tout est encore à faire ; et d'autre part, l'impression de rester marginal.

Et quel parti avez-vous pris, en créant le collège Nouvelle Europe ? Avez-vous trouvé un compromis entre la spécialisation et l'encyclopédisme ?

J'ai voulu avant tout créer ici une sorte de lieu de normalisation de la vie intellectuelle. Avant 1989, on ne faisait de la recherche que sur commande de l'Etat, on ne pouvait s'occuper de ses propres projets, et il n'y avait pas de dialogue entre les disciplines. J'ai voulu créer un lieu où les boursiers sont libres de conduire des projets privés – avec une obligation : se rencontrer, chaque semaine, pour échanger des idées.

Est-ce en cela que votre collège est « européen » ?

Oui. Je crois que le danger pour l'Europe moderne, c'est la solitude extraordinaire des compétences – ou leur homogénéisation dans une vague idéologie technologique.

D'ailleurs, c'est sa manière même d'exister : un séminaire hebdomadaire, où des spécialistes de domaines très différents – théologiens, juristes, archéologues, politologues, toutes les sciences humaines dans l'acception la plus large possible – se réunissent et doivent aborder des sujets intéressants pour chacun dans leur domaine propre, transdisciplinaires, comme on dit aujourd'hui. Cela force chacun à sortir de soi-même, de ses propres obsessions, de ses priorités scientifiques et à prêter attention à d'autres disciplines, d'autres projets, d'autres idées.

Quelle serait pour vous la formation idéale d'un Européen ?

Je vais de nouveau citer Noica pour vous répondre. Il disait : je crois qu'il serait essentiel de refaire le lycée entre 30 et 35 ans, parce que quand on est à l'école, on est obligé de faire de la chimie, de la géographie, et on s'ennuie. Refaire cela quand on est adulte, relire un manuel de géographie, c'est retrouver l'encyclopédie de la connaissance avec la force de la maturité, ce qui pourrait donner à l'Europe un horizon intellectuel et permettre aux Européens de retrouver l'ouverture, la tolérance – ces fameuses « valeurs » que l'on cherche plutôt de manière rhétorique.

Je proposerais donc que nos institutions organisent pendant deux ou trois ans des cours publics dans les villes européennes, pour tous les gens, dans tous les domaines. Cette ouverture de l'esprit tous azimuts – c'est une utopie, bien sûr – pourrait devenir une fontaine de sagesse et de fraîcheur.

Après le pittoresque, la mélancolie : pensez-vous que ce sentiment soit typiquement européen ?

Peut-être. Je l'avoue, je pourrais dire que la mélancolie est le sentiment typique de l'Europe, tandis que je ne dirais pas : le sentiment typique de l'Amérique ou de l'Afrique, c'est la mélancolie. Mais je la lie plus volontiers à la *Mitteleuropa* qui, avec son mélange de peuples et son histoire assez bariolée, est son territoire privilégié.

La mélancolie, c'est la dimension post-impériale de l'Europe. L'Europe est née comme épiphénomène d'un empire, l'Empire romain. Depuis, il y a toujours eu des époques post-impériales en Europe. Ce sont des périodes, comme l'alexandrinisme, où l'épuisement des valeurs est accompagné d'un sentiment de vacuité. C'est l'expérience post-classique qui donne cette nuance mélancolique à certaines parties de l'Europe.

Vous évoquez la *Mitteleuropa* ; Cioran, lui, a écrit : « *il n'existe en Europe que trois formes de tristesse : la russe, la hongroise, la portugaise* »...

Il ne faut pas le prendre au mot... mais j'admets qu'il existe une mélancolie typique pour chaque peuple, et qu'il y en a de plus fortes que d'autres. Les peuples, comme les hommes, ne sont pas tous également mélancoliques !

A l'inverse, certains peuples ont-ils pour vous plus d'humour que d'autres ? Est-ce le cas de la Roumanie ?

L'humour existe partout en Europe – mais prend ici une certaine couleur qui a été encouragée par l'expérience historique.

Le « *haz de necaz* ¹ »...

C'est cela. Ou, comme on disait dans les communautés juives, *trotzdem lachen* : rire malgré tout. C'est le rire du ghetto : la situation est dramatique, mais rions quand même.

J'ajouterais encore une chose sur la mélancolie : ce qui manque à l'Union européenne, c'est justement, en quelque sorte, la mélancolie. L'Europe d'aujourd'hui est toujours projective : elle définit un modèle, puis se lance dans un sprint sportif pour l'atteindre. C'est cela qui a fait dire à Vladimir Bukowsky : à présent, nous avons, au lieu de l'URSS, l'UE ; au lieu de Moscou, Bruxelles ; et toujours le même discours mobilisateur, optimiste, tendu vers un avenir doré.

Etes-vous de son avis ?

Bien sûr, son affirmation est excessive. Reste que le discours de l'UE, de la Commission européenne, peut-être sympathique et efficace, laisse de côté une certaine réflexivité, une certaine mélancolie.

A ce sujet, je vais vous dire encore un mot sur l'Europe de l'Est et la contribution qu'elle pourrait avoir. Il y a un passage très mystérieux dans la deuxième Epître de Paul aux Thessaloniciens, cité par Carl Schmitt et étudié par un Roumain, Théodore Paléologue.

D'après ce passage, il y a un moment, au commencement des temps apocalyptiques, où la vitesse des évolutions s'accélère. Et quand la fin du monde approche, on a besoin de quelqu'un ou de quelque chose qui ralentit le rythme de la chute, qui freine un peu cette course inévitable. Et cela, c'est ce que Saint Paul appelle le *catechon* (κατεχον) : le ralentisseur, le retardateur, ce qui résiste aux choses et les ajourne.

¹ Expression roumaine signifiant littéralement “le rire du malheur”.

D'un point de vue rationaliste, un type de cette catégorie n'est pas sympathique : c'est quelqu'un qui n'est pas progressiste, mais au contraire « conservateur » et, d'une certaine manière, retardataire. Mais dans les moments d'accélération de l'histoire, le *catechon* est utile. Et je crois que l'Europe de l'Est va pouvoir jouer ce rôle, dans un monde où tout évolue avec une direction précise, de façon dynamique et de plus en plus vitale, en apparence : peut-être que les rythmes de cette partie de l'Europe vont réussir à ralentir cette évolution, à freiner le cheval prêt à s'emballer.

La recherche sur l'Europe a-t-elle un terrain privilégié ?

L'Europe, je le crois, c'est essentiellement et originellement l'espace méditerranéen. Saint-Augustin est né au Nord de l'Afrique avant de devenir l'un des fondateurs du Christianisme en Europe !

Tout ce qui se passe dans le Maghreb a une qualité nutritive pour la mentalité européenne. L'Europe a irradié et aussi absorbé une certaine qualité méditerranéenne qui s'exprime dans le Maghreb, même dans la cuisine. L'Afrique du Nord est aussi européenne. C'est là que les mélanges de cultures et de traditions ont lieu, qui ont nourri les origines de l'Europe, et nourriront peut-être aussi son avenir.

L'Europe est née ainsi : l'Empire romain était en ruines, et ce sont les barbares qui ont envahi l'Europe pour modeler quelque chose de tout à fait nouveau. L'Europe, c'est la combinaison entre les traditions survivantes de l'Empire romain et la vitalité trouble, hystérique et barbare des invasions nomades. L'histoire peut se répéter.

Où chercheriez-vous des traces de l'héritage barbare dans l'Europe moderne ?

Dans la typologie, le caractère – avec ses bonnes et ses mauvaises parties. Il y a encore en Europe une fraîcheur qui est plutôt barbare, une certaine absence de routine – et aussi une certaine résistance aux institutions, en particulier à l'Est.

Justement, l'Europe unie, ce sont avant tout des institutions communes...

C'est vrai, mais les « barbares » de l'Est ont des difficultés à s'y accommoder. A l'Est, les gens sont plutôt autonomes, les institutions n'ont pas de prestige. L'Etat, l'institution, ce sont des choses suspectes. Pour survivre, il faut chercher à les éviter : c'est l'un des problèmes pour notre intégration à l'Union européenne.

Pour conclure, laissez-moi vous raconter une petite anecdote sur les barbares et l'Europe.

J'avais un ami peintre qui était très croyant. Par une après-midi très chaude, à Bucarest, il a eu besoin d'entrer dans une église – pas seulement pour se recueillir, mais aussi pour profiter de la fraîcheur. A l'intérieur, personne – sauf le prêtre lui-même, torse nu, attablé face à l'autel avec une bouteille de vin. Et mon ami, qui pourtant aime le vin, est un peu troublé. « Mon père, je ne comprends pas. J'entre dans l'Eglise avec l'intention pieuse de prier, et que vois-je : le prêtre, déshabillé, buvant du vin face à l'autel ! ».

Réaction européenne : mon ami voulait respecter l'institution, et obéir à ses règles.

Le prêtre alors lui dit. « Mon fils ! Ici c'est la maison de Dieu. Je me sens ici comme chez moi – et j'entends y faire comme chez moi. Et si cela vous déplaît : allez-vous-en ».

Réponse barbare : le prêtre n'avait pas le culte de la solennité et de la rigueur institutionnelle.

Ce caractère a quelque chose de proprement sublime, il apporte une certaine fraîcheur dans les relations avec Dieu, avec l'institution – mais porte aussi en lui un germe de chaos.

